

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1852 \(1er juin-13 novembre\) : Guizot historien, liberté de ton et d'analyse](#)[Item](#)[13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Europe](#), [Famille](#), [Guizot](#), [Parcs et Jardins](#), [Politique \(Autriche\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Prusse\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1852-06-14

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote 3212, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 15

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N° 13 Val Richer, lundi 14 Juin 1852

Je n'ai pu vous écrire hier ; le service de mon facteur n'était pas encore arrangé.

Rien ne se ressemble moins en effet que le Val Richer et Schlangenbad. Je suis seul ici, avec mon fils, et mes paysans (le mes est très abusif), qui me racontent leurs tristesses ou leurs espérances de récolte. Il pleut. Mes fleurs, qui en ont joui d'abord, en souffrent aujourd'hui. Mais, même avec la pluie ce séjour me plaît, après la société de ceux que j'aime, ce que j'aime la mieux c'est ma liberté, et mon loisir. Rien ne m'ennuie plus que de vivre à la merci des indifférents.

Quoique j'eusse fait fermer ma porte le jour de mon départ, j'ai vu assez de monde, Duchâtel, Montebello, Vitet, Salvandy, Mallac, Armand Bertin. On croyait assez à un remaniement de Cabinet qui mettrait Persigny aux affaires étrangères, et ferait rentrer Morny, Fould et Rouher. On arrangeait une bonne occasion. Le Président devait gagner au Conseil d'Etat, demain mardi, la question du conflit. On savait le compte des voix, 9 contre 7 après ce succès, il devenait généreux ; il réglait à nouveau ou faisait régler par le conseil d'Etat l'affaire des biens de la maison d'Orléans, modérément, équitablement en assurant les droits des créanciers et ceux de sa sûreté à lui, aussi bien que ceux des propriétaires. Cela fait, tout était facile. Le public était satisfait et les hommes capables redevenaient ministres. Voilà l'utopie.

Le Président se trouverait en effet très bien d'agir ainsi ; il s'ôterait un fardeau fâcheux, et se donnerait une meilleure administration. Je ne crois guère aux Utopies. Non pas pour toujours, mais pour quelque temps, ce n'est peut être pas tout à fait une utopie que de se promettre un peu plus de retenue de la part des journaux étrangers. Si on leur fait craindre de voir leurs correspondants expulsés de Paris. Ce serait en effet pour eux un grand inconvénient. Ils finiraient par le surmonter ; ils trouveraient d'autres moyens d'information, et en dernière analyse, ils n'en seraient que plus violents contre le pouvoir qui les aurait ainsi maltraités. Mais au premier moment, et pour échapper à cet embarras, ils lui feraient probablement quelques concessions.

Le langage du Times, et même du Morning Chronicle, l'indique un peu. Comme expédient, l'expédient est assez bien imaginé. Je regrette bien que l'Autriche et la Prusse ne se mettent pas d'accord sur la question douanière. Il n'y a qu'une seule mauvaise chance pour la paix de l'Europe, c'est le défaut d'union entre les grandes puissances. Mais si cette chance là se laisse entrevoir les partis révolutionnaires l'exploiteront infailliblement. Ils ont autant de verve que d'ardeur. Et qu'on ne se fasse point d'illusion ; le venin révolutionnaire n'éclate et ne circule plus en ce moment ; mais il subsiste et il s'amasse. Le bon parti n'a pas de marge pour faire des fautes ; le mauvais en a pour attendre.

Adieu, Princesse. J'ai pris quelque soin pour avoir des nouvelles de Paris ; mais ne comptez pas sur moi. Je serai très stérile. D'ailleurs le free trade n'est pas, en ce moment, aussi à la mode pour l'esprit que pour la matière. Adieu, adieu. Ma fille va bien. Elle viendra me retrouver dans les premiers jours de Juillet et sa soeur la précèdera de quelques jours. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 13. Val-Richer, Lundi 14 juin 1852, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1852-06-14

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 14 juin 1852

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationSchlangenbad

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

d'les uns qui pu' ce que le
vai. question à débatte.
en attendant adieu . il plu,
il fait très froid. si faire du
feu, si une couve d'pi' ne
me chauffe pas . adieu, adieu.

N° 13 Mercredi 10 Juin 1852

Je sais peu, vous, écrire bien;
le service de mon facteur n'est pas encore
arrangé. Mais je me ressemble moins en effet
que le Val d'Isère et Schlangenthal. Je suis
tout ici avec mon fils et moi, paysans (le
Maz est très abusif) qui me racontent leurs
tristesse ou leurs espérances de rebelle . Il
pleut. Mes fleurs, qui se sont fait l'abord, se
souffrent aujourd'hui. Mais, même avec la
pluie, ce séjour me plaît; après la sécherie
de ceux que j'aime , ce que j'aime le mieux
c'est ma libérale et mon livre; rien ne
m'ennuie plus que de vivre à la morosité des
indifférences.

Quoique j'eussse fait former ma poche
le jour de mon départ, j'ai vu assez de
monde, du château Montebello, Villette, Salvandy,
Mallac, Armand Rostan. On croit assez à un
remaniement à cabinet qui mettrait Pétigny
aux affaires étrangères et ferait sortir
Morny, Napoléon et Aoulches. On arrangerait une
bonne occasion. Le précédent devant gagner

au conseil d'Etat, vendredi matin, la question analysée, il n'en résulte que pluviotages contre le conflit. On savait le compte de voix, le pouvoir qui les avait ainsi maltraités. J'entre à l'époque à Paris, il devait faire, il regloit à nouveau, on fait des règles par le conseil d'Etat, mais on ne réussit pas à ces embarras, il fut probablement quelque concession, le langage du Times, et en assurant la liberté des élections ce coup même du Morning Chronic le critique empêche de la mort à lui, aussi bien que ceux des propriétaires. Cela fait, tout était fait ; le public était satisfait et le homme capable redemandant ministre. Voilà l'étape. Le succès se trouvait en effet très bien d'agir ainsi ; il fut alors un joli succès et se termina en meilleure administration. Je me vois quitté aux Alpes.

Non pas pour toujours, mais pour quelque temps, je n'ose penser que l'heure a fait une étape que de se promettre un peu plus de retenue de la part des journaux étrangers, si on leur fait croire de voir leurs correspondants expellés de Paris. Ce serait en effet pour eux un grand inconvenienc. Ils finissent par le consentir, et lorsque nous avons des nouvelles de Paris, mais ne sans un peu de difficultés, et au moins

le pouvoir qui les avait ainsi maltraités. Mais au premier moment, ce pour échapper à ces embarras il fut probablement quelque concession, le langage du Times, et même du Morning Chronic le critique empêche comme cependant, l'opposition est assez bien imaginé.

Je regrette bien que l'Assemblée et la Russie ne se mettent pas d'accord sur la question douanière. Il n'y a qu'une seule mauvaise chance pour la paix de l'Europe, et le déjeuner d'union entre les grandes puissances, mais si cette chance la se laisse suivre, les partis révolutionnaires l'exploiteront infâmement. Il est tout à fait la russe que d'attendre. Et quand ne se fasse point d'illusion ; le vent révolutionnaire réclame et ne cède plus en ce moment, mais il subside et s'amenuise. Le bon parti ne pas de marge pour faire de, faut, le mauvais les a pour attendre.

Adieu, Amélie. J'ai pris quelques vues pour le conservateur, il nous donne pour avis des nouvelles de Paris, mais ne sans un peu de difficultés, et au moins

comptez pas sur moi, je serai trop bête.

D'ailleurs le frère n'est pas, cette matinée,
aussi à la moitié pour l'agir que pour la
matinée. Ainsi ; mais ma fille va venir. Elle
viendra me retrouver dans les premiers jours
de Juillet et sa venue la précédent de
quelques jours. Ainsi.

N° 11

Notre Dame 15 Juin 1852

Certainement mon petit ami
est et sera toujours à votre disposition. Si
comprends qu'il a fait ça à la dernière
extrême. Si vous avez bonnes de lui, vous
arrangerez cela vous-même car il va, au
bien. Il est peut-être déjà allé vous voir
dans sa permanence sous le blason à Paris.
Sentimentalisme. Il est très intelligent, très
vif et bon homme.

Je regrette que vous ayiez rebutez notre
nouvel tableau. Il ferait très bien chez quelqu'un
très volontaire, il ne peut avoir quelque chose
à reprocher. Pourquoi ferme la porte aux
petits réparateurs ? à ce ne la ferme pas
aux grands. Vous êtes susceptible d'exiger
beaucoup ; quand on est exigeant, on fait
pas être susceptibles. Notamment lorsque
vous avez traité si sévèrement ce pauvre
garçon ; je vous avoue avoir été étonné
par ce que j'ai vu. Il n'y avait pas moyen.

L'épitaphe au M^e de Mayendorff pour
le Prince de Schwarzenberg est excellente.

8